

M. Lucien Brun écrit à M. Eugène Vuillot :

Lyon, dimanche.

Cher monsieur et ami,

Je pars ce soir pour Goritz, où je suis attendu. Il faut cet indiscutable motif pour que je n'aie pas vous porter l'expression de mes sentiments d'affectueuse condoléance et pleurer avec vous l'irréparable perte que l'Eglise et la France viennent de faire.

Je ne veux pas aujourd'hui vous parler de mon admiration, de mon affection pour Louis Vuillot. Que vous apprendrais-je, du reste ?

Je veux seulement dire à vous et aux vôtres que je prie avec vous et avec eux pour celui qui a si glorieusement combattu pour Dieu, pour la justice, pour l'honneur de la vérité.

Je vous serre la main. Votre bien cordialement dévoué,

LUCIEN BRUN.

\*  
\*  
\*

M. Eugène Vuillot a reçu de M. le comte Albert de Mun l'émouvante lettre que voici :

Paris, 8 avril 1883.

Bien cher monsieur,

Je ne veux pas attendre le moment de la journée où il me sera possible d'aller prier près du corps de votre illustre frère, pour vous envoyer l'affectueuse et bien vive expression de ma douloureuse sympathie. Je n'ai pas seulement, pour m'unir de tout cœur à votre deuil, les raisons qui sont communes à tous les catholiques, devant la mort de ce grand serviteur de l'Eglise ; d'autres souvenirs, plus personnels et plus intimes, donnent à mes regrets un caractère particulier. Je ne saurais oublier, je n'oublierai jamais avec quelle touchante bonté M. Louis Vuillot m'a accueilli au début de ma vie publique, et par quels encouragements il a soutenu mes premiers pas dans la route où son passage était marqué par tant de victoire et tant de combats glorieux.

Je garde précieusement, comme un bien de famille, les lettres dont il m'honora dans quelques-unes des circonstances de ma carrière, spécialement à l'origine de l'Œuvre des cercles catholiques ouvriers et lors de ma première élection à la Chambre, et je conserve dans mon cœur, en essayant de les traduire dans mes actes, les conseils qu'il voulut bien, alors, donner à mon inex-